

XVI

Pendant deux semaines encore, nous restâmes prisonniers de notre montagne. L'Aroise, toujours déchaînée nous isolait du monde. L'autre pont, en aval, que nous avions enfin réussi à atteindre en prenant à travers bois, était lui aussi coupé. Mais le petit pont, entre nos chalets, et la passerelle qu'avait jetée Sébastien avaient tenu. La piste qui nous unissait était maintenant bien frayée, car il ne se passait pas de jour sans que, pour une raison ou pour une autre, nous nous rendions visite. La neige ne subsistait que sur les pentes et dans les creux mal exposés. Il y eut une dernière avalanche et des glissements de terrain, qui ne causèrent pas de dommage, excepté à quelques champs, qui furent recouverts de boue et de pierraille.

Les Jaule et nous avions mis nos ressources en commun. Ils nous avaient donné des vivres, et, de notre côté, nous eûmes vite fait de tran-



sporter jusqu'à la ferme la plus grande partie de notre réserve d'essence, car Sébastien voulait commencer aussitôt les labours. Mais, à la première tentative, le tracteur s'embourba dans le terrain détrempé, et il fallut attendre.

Pourtant le soleil étincelait, l'air était tiède, et nous reconnaissions avec bonheur tous les signes d'un vrai printemps. L'herbe se mit à croître avec une étonnante vigueur, et nous pûmes enfin mener Io paître dans la prairie. Les mélèzes se couvraient d'une brume de bourgeons vert tendre. Quelques oiseaux étaient apparus : merles, moineaux, coucous, mésanges, et même un couple de huppes, que, chaque année, nous retrouvions comme l'annonce des beaux jours. Des insectes sortaient titubants de leurs fissures. À nouveau, dans la rocallle, on entendait siffler les marmottes. Un soir même, j'aperçus un cerf, au cœur d'une futaie où je m'étais aventuré. Sans crainte, il tourna vers moi la tête, me regarda un instant, puis il s'éloigna

de sa démarche souple et silencieuse.

En dehors des migrants, qui avaient pu chercher refuge dans des terres étrangères, peut-être épargnées, comment ces animaux avaient-ils réussi à survivre ? Dans quelles tanières étaient-ils restés blottis sous la neige, subsistant de rares graines, d'écorces et de racines ? Beaucoup étaient morts sans doute, dont nous découvririons plus tard, ça et là, les ossements, mais ceux qui réapparaissaient peu à peu autour du chalet étaient, pour nous, comme autant de signes de la persévérence obstinée de la vie.

Dès que le sol se fut suffisamment asséché, en haut de la prairie, mon père décida d'y ensevelir Zoé. Nous transportâmes le cercueil, qui fut enfin déposé dans une fosse, à la lisière du bois de sapins où la pauvre chèvre aimait s'ebattre. Noémie, bien sûr, versa une larme, puis, d'un geste discret, elle jeta dans la tombe un bouquet de pâquerettes.

Tandis que nous revenions en silence vers le chalet, conscients à no-

uveau de la présence, autour de nous, de la mort, un avion, presque invisible, passa très haut dans le ciel. Il s'éloigna vers le sud, indifférent à notre sort, laissant derrière lui une mince traînée blanche que le vent bientôt effilocha.

Sans plus tarder, Pa se remit au jardinage, car nous pressentions que, dans les mois à venir, c'était de lui qu'en grande partie dépendrait notre existence. La récolte de l'automne précédent nous avait permis d'éviter la famine, et, l'humidité et le soleil aidant, nous pouvions espérer obtenir assez vite les premiers légumes. Comme il n'y avait pas de temps à perdre, Pa nous accorda une semaine de vacances scolaires, et tous nous nous mêmes au travail. La terre de notre potager, plus perméable, fut retournée sans trop de peine. D'autre part, le fumier ne manquait pas. Pendant la fonte des neiges, il était peu à peu descendu dans la cour, et nous n'eûmes qu'à le transporter avec la brouette. En qu-

quelques jours, le jardin fut ensemencé. Nous réservâmes un grand carré aux pommes de terre, et le reste fut emblavé en carottes, salades, navets, épinards, sans oublier les radis, qui eurent tôt fait de lever. Le châssis fut consacré aux choux et aux tomates, que nous pourrions repiquer dans quelques semaines.

Après notre journée de travail, nous nous reposons, mon père et moi, sur le banc, près de la source. Nous restions là, silencieux, comme engourdis par la fatigue et le bruit de l'eau qui débordait du bassin. De la terre montait une odeur d'humus, et, dans les derniers rayons du soleil, tourbillonnaient des vols de moucherons. Parfois mon père se levait pour rectifier, de son râteau, le tracé d'une allée, ou pour ramasser quelque pierre. Son jardin, il le traitait avec la même minutie, le même amour que ses sculptures. Et s'il était conscient de son utilité, ce qu'il cherchait, au fond, d'une certaine manière, c'était le chef-d'œuvre.

— Ça commence à prendre tournu-

re, hein ? disait-il. Tu as travaillé comme un dieu ! Tu ne te sens pas trop las ?

– Non. Et puis ça me plaît de jardiner avec toi.

– Parfait ! Demain on préparera le terrain pour les courgettes. Après, il faudra quand même songer aux études. Où est-ce que nous en étions restés ? Ah oui, à Baudelaire, et je voulais aussi vous parler de Verlaine. J'ai toujours aimé cela : passer du jardin aux livres.

– Ou à la sculpture.

– Oui, la sculpture... Je m'y remettrai plus tard. Pour l'instant, j'ai trop à faire. On va encore essayer de descendre jusqu'à Mareuil avec Sébastien. L'eau a peut-être baissé.

La cheminée fumait dans le crépuscule. Man apparaissait à la barrière, et elle nous criait : « À la soupe ! » Nous rangions nos outils dans la remise, et Io revenait en meuglant vers l'étable. Oui, peu à peu la vie reprenait son cours.

Pourtant il se passa encore quel-

ques jours avant que mon père et Sébastien puissent atteindre le village. Lorsque le torrent fut enfin rentré dans son lit, ils jetèrent une passerelle entre les piles du pont détruit, et, après une expédition qui dura toute une journée, ils rentrèrent à la nuit tombante, la mine défaite.

Plusieurs maisons s'étaient effondrées sous le poids de la neige, d'autres avaient été ravagées par la crue, une centaine de personnes avaient péri. Les survivants étaient toujours sous le choc, et, dans leur désarroi, ils nous avaient, semble-t-il, oubliés ou bien nous tenaient pour perdus. Les victimes étaient surtout des malades, des vieillards, mais aussi Bernard, le boulanger, Monsieur Marmion, emporté avec son chasse-neige par une avalanche, et Deslauriers, mon professeur de français, que l'on avait retrouvé mort, probablement de faim ou d'asphyxie, dans sa bibliothèque, parmi les livres.

Ils citaient encore d'autres noms.
La gorge serrée, je demandai :

– Et Catherine ?

Elle était vivante, dit mon père, comme la plupart des enfants, mais tous étaient affaiblis, et les réserves du supermarché, qui leur avaient permis tant bien que mal de tenir, étaient presque épuisées. Ils espéraient recevoir des secours. Mais d'où, et comment ? Les communications, bien sûr, n'étaient pas rétablies. Il n'y avait plus d'essence dans les stations, et d'ailleurs la route nationale était coupée.

Pa continuait de parler, mais c'est à peine si je l'écoutais. L'angoisse que j'avais éprouvée tout l'après-midi s'était soudain dissipée, et, s'il n'avait pas été si tard, je crois que j'aurais couru comme un fou à travers bois jusqu'à la maison de Catherine.